LA VALLÉE DE L'AMAZONE. (1)

Plus de trois cents ans se sont écoulés depuis l'époque où Gonzalès Pizarro, se trouvant à court de vivres, pendant sa marche sur Quito, dont il avait été nommé gouverneur, et voyant ses hommes mourir de faim, détacha Orellana de l'expédition et le lança sur le Napo, dans un frêle brigantin, pour aller en quête de provisions.

Le hardi lieutenant n'eut pas été plutôt porté par le rapide courant du Napo dans le grand fleuve qui nous est aujourd'hui connu sous ses noms respectifs de l'Orellana, du Solimoens, du Maranon, de l'Amazone, qu'il résolut d'abandonner pour toujours ses anciens compagnons d'armes et de suivre la direction de ce fleuve, qui l'entraînait vers l'Est, dans l'espoir d'y fonder un nouveau royaume et d'asseoir ainsi sa fortune sur une base impérissable.

Un seul homme de la troupe d'Orellana eut le courage de protester contre cet acte de trahison. Il s'appelait Sanchez de Vargas. Sa loyauté fut traitée de crime, et son chef, l'ayant fait mettre à terre, sans vivres ni abri, l'y abandonna à un sort qui paraissait inévitable, mais auquel il échappa cependant, grâce à l'intervention providentielle de ceux de ses camarades dont il

BIBLIOTHECA Univ. Pac. de Filos. Scienc. e Letras São Paulo

(1) *Exploration of the Valley of the Amazon*, by lieutenant William Lewis Herndon, U. S. Navy. Washington, Taylor and Maury.

avait fidèlement plaidé la cause et à qui il fit plus tard le sacrifice de sa vie.

L'action d'Orellana eût été considérée sous son véritable jour, c'est-à-dire comme une odieuse défection, si elle n'avait produit aucun résultat. Couronnée par le succès, elle fut qualifiée de prodigieuse, sans qu'on songeât à modifier cette qualification par aucun terme de blâme. Il est certain, dans tous les cas, que ce fut une grande audace d'entreprendre un voyage de près de deux mille lieues sur un navire qui était une misérable barque en bois vert, avec un équipage peu nombreux, manquant des objets de première nécessité ; mais, pour surcroît d'embarras, cette navigation présentait des obstacles presque insurmontables. Des terreurs de toute espèce assiégeaient la marche de nos aventuriers : de la sombre épaisseur des forêts sortaient des cris étranges, des bruits inconnus, et des sauvages ennemis qui les assaillaient des deux rives du fleuve ou, les suivant dans des canots, les harcelaient de leurs flèches empoisonnées, dont les blessures déterminaient la paralysie chez ceux qui n'étaient pas atteints mortellement. Les femmes se montraient encore plus hostiles que les hommes, et leur hostilité n'était pas moins fatale : elles étaient, du reste, en si grand nombre, que l'idée d'une communauté de femmes armées établie dans le voisinage du fleuve, n'avait assurément rien de déraisonnable.

Après une périlleuse navigation de sept mois, dans laquelle il perdit un certain nombre de ses compagnons, Orellana arriva à l'embouchure du fleuve et lança son esquif triomphant sur le vaste Océan. Il se dirigea d'abord vers l'île de Cubagua, d'où il se hâta de regagner l'Espagne. Il y fut reçu avec un enthousiasme que semblaient d'ailleurs justifier le récit de son voyage et les espérances que faisait naître ce récit. On crut qu'il avait réellement découvert le pays imaginaire d'El Dorado : il fut nommé gouverneur des vastes contrées qui s'étendent des Andes à la côte orientale du continent de l'Amérique du Sud, et investi, à ce titre, de priviléges spéciaux.

Impatient de fixer la fortune qui s'offrait à lui, Orellana repartit pour l'Amérique, muni de pouvoirs en règle, qui lui permettaient d'exercer une domination plus étendue que n'en possédait aucun monarque d'Europe. Mais cette domination ne

suffisait pas encore à son ardente ambition, et il rêvait de s'affranchir de tout contrôle, lorsque la mort vint le frapper dans le cours de la traversée, — exemple solennel de la manière dont la Providence se joue des calculs des hommes. Le fleuve n'est pas généralement connu par son nom. Ces régions ont passé des Espagnols aux Portugais; et aujourd'hui la vallée de l'Amazone et l'exploitation de ces belles contrées, si odieusement négligées par leurs coupables possesseurs, sont convoitées par un peuple qui semble n'avoir d'autre but et d'autre principe que l'agrandissement indéfini de son territoire.

En 1568, l'*auri sacra fames* poussa Ursua à explorer l'Amazone et ses rives. L'objet ostensible de cette expédition était la découverte du lac de Parime, qui recélait, disait-on, des trésors dans son sein, et la prise de possession, — lorsqu'on l'aurait trouvé, — du royaume tant cherché d'El Dorado. Ursua fut tué par son compagnon Aguirro, qui se proclama roi avant d'avoir assuré son pouvoir, et qui fut à son tour massacré par des sujets qui ne lui devaient aucune obéissance.

Les essais d'exploration du grand fleuve par les Portugais, furent peu nombreux, insuffisants et malheureux : ce fut en 1638 seulement que Texeira le remonta depuis son embouchure jusqu'au Napo. De cette dernière rivière, il se dirigea vers les environs de Quito, d'où il revint accompagné des deux jésuites d'Acunha et d'Artieda. D'Acunha traça la première carte qui existe du cours de l'Amazone; et, lorsqu'un demi-siècle plus tard, Samuel Fritz, jésuite allemand, accomplit le même voyage et dressa une carte semblable, il n'ajouta rien aux renseignements que l'on possédait déjà.

En 1743, La Condamine exécuta sa fameuse descente de l'Amazone. Il n'était pas guidé par l'amour de l'or, mais par l'amour de la science : malheureusement le récit qu'il a laissé de cette entreprise si noble offre lui-même fort peu d'intérêt.

Ursua ou Orsua avait pénétré dans l'Amazone par le Guallaga : La Condamine y entra beaucoup plus haut, par le Churchunga, qui se jette dans le fleuve au point où celui-ci commence à devenir navigable. Mais des cataractes et des rapides en rendent la navigation fort difficile jusqu'à Borja, ville principale du Maynas. Là, La Condamine se trouva « sur une mer d'eau douce,

au milieu d'un labyrinthe de rivières, de lacs, de canaux qui s'enfonçaient en tous sens dans l'épaisseur d'une immense forêt, inaccessible par toute autre voie. On ne voyait rien qu'un vaste cercle de feuillage et d'eau. » Il ajoute plus loin qu'au-dessous de Borja, et sur une distance de quatre à cinq cents lieues en descendant le fleuve, une pierre, un simple caillou, sont aussi rares que des diamants. Les sauvages de ces contrées n'ont aucune idée des pierres. Il s'étend d'ailleurs sur les périls et les embarras de toute sorte dont il fut assiégé pendant cette navigation, qui ne doit être entreprise, dit-il, que sous la conduite d'un habile pilote.

Avec La Condamine se trouvait un savant français, nommé Godin. Ce dernier résida plus tard, avec sa femme, sur le versant occidental des Andes, mais dut s'éloigner de ces lieux, en 1749, pour se rendre en Europe, où l'appelaient ses affaires. Il laissa derrière lui Mme Godin. En 1769, après une séparation de plus de vingt ans, cette dame entreprit de le rejoindre, en descendant le fleuve jusqu'à Para, où l'attendait son mari. Celui-ci lui avait expédié des secours de toute nature, et toutes les instructions nécessaires. En outre, le roi de Portugal avait envoyé au-devant d'elle un navire, qui devait la transporter à travers ses États transatlantiques. Mais, par un fâcheux concours de fatalité, de mauvaise foi et d'incapacité, ce voyage fut, au moins sous un rapport, très malheureux. Mme Godin, après divers désappointements, résolut de se mettre en route. Neuf personnes l'accompagnaient, y compris ses deux frères, un soi-disant médecin français, trois femmes (domestiques) et un jeune enfant. Le médecin les abandonna à la première occasion. Les Indiens, qui avaient été payés d'avance, ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Nos voyageurs essayèrent en vain de diriger leur esquif non ponté, qui échoua, et Mme Godin faillit perdre la vie dans ce naufrage. Ils construisirent alors un radeau, qui n'eut pas un meilleur sort; il fut mis en pièces, et la partie vivante de sa cargaison fut seule sauvée des eaux. Pleins de courage, mais dépourvus d'expérience, ils résolurent de continuer leur route à pied, — c'est-à-dire de suivre les sinuosités sans nombre du grand fleuve, en se frayant une route, pas à pas, à travers des forêts presque impénétrables. Ils s'égarèrent bientôt,

et, complètement privés de nourriture, sans vêtements convenables, incapables de retrouver leur chemin ou de faire un pas de plus, ils succombèrent l'un après l'autre à la fatigue et au découragement, — à l'exception de Mme Godin, la plus délicate, mais la plus résolue de la petite troupe. Après avoir long-temps contemplé les cadavres de ses compagnons de voyage étendus autour d'elle, et sentant sa raison prête à l'abandonner, elle se leva tout-à-coup par un violent effort, implora le secours du ciel, et se lança en avant dans la direction du fleuve et du Brésil. Les souffrances qu'elle endura pendant ce long voyage sont au-delà de toute description. Elle était nue, épuisée, mourant de faim, presque folle, lorsqu'elle fut rencontrée par quelques Indiens, qui, effrayés d'abord à la vue de cette femme aux cheveux blancs, à l'air hagard, ressemblant à un spectre plutôt qu'à une créature humaine, s'enhardirent peu à peu et finirent par la traiter avec autant d'affection que de respect. Du reste ces cheveux blancs et cette apparence de vieillesse étaient les effets, non pas tant de l'âge que de la lutte qu'elle avait soutenue contre la mort, dans ces forêts où elle seule s'était guidée à travers mille périls.

Ces mêmes Indiens qui l'avaient entourée de soins, la conduisirent jusqu'à un poste français, où elle les récompensa libéralement. De là, elle put poursuivre son voyage commodément et en sûreté, à bord d'un navire de l'État, jusqu'à ce qu'elle eût été réunie à son mari. Mais le souvenir des terribles incidents de ce voyage à pied de quatre cents lieues, et de ces fidèles compagnons qu'elle avait vu successivement expirer à ses côtés, égara sa raison.

Aucun voyageur anglais n'avait bravé les périls de la Vallée de l'Amazone, lorsqu'un officier de marine, M. Maw, le premier descendit le fleuve. Depuis cette époque surtout, on s'est demandé, avec une impatience toujours croissante, ce que les Puissances, qui avaient trop long-temps souffert que ce grand cours d'eau demeurât fermé comme une propriété particulière, étaient aujourd'hui disposées à faire dans l'intérêt des tribus qui en habitent les bords, dans l'intérêt du monde en général, de la civilisation, du commerce et du Christianisme. Le gouvernement du Brésil, en particulier, a toujours manifesté une

BIBLIOTHECA Universitatis Parisiensis

absurde jalousie en ce qui touche l'ouverture de l'Amazone aux nations étrangères. Le Pérou est en possession du fleuve à partir du lac où il prend sa source jusqu'à Tabatinga, sur la frontière du Brésil. De ce point jusqu'à Para, sur l'Atlantique, il traverse dans toute sa largeur le vaste empire du Brésil, qu'il arrose depuis des siècles, sans aucun profit pour l'homme.

Au milieu de cet abandon général, le gouvernement des États-Unis a donc eu, depuis quelque temps, l'œil fixé sur la Vallée de l'Amazone, attendant que le gouvernement brésilien prît l'initiative, et témoignant parfois son impatience de ne voir rien venir. Enfin, las d'attendre, il organisa lui-même une expédition, commandée par le lieutenant Herndon, qui eut pour mission spéciale d'explorer l'Amazone dans toute l'étendue de son cours, de tout observer, et de s'assurer de la possibilité non-seulement d'établir des rapports avec les peuplades riveraines, mais de transporter les produits du sol aux États-Unis, qui s'ouvriraient ainsi à eux-mêmes un riche débouché, et de faire descendre par cette voie l'argent de Potosi, pour contrebalancer les résultats de l'exploitation aurifère de la Californie.

Nous sommes persuadés que cette expédition doit aboutir à quelque chose de plus qu'un « Rapport, » et qu'avant de l'entreprendre, le gouvernement des États-Unis avait déjà ses idées bien arrêtées. Quoique ses tendances politiques aient été, dans ces derniers temps, de nature à inquiéter ses meilleurs amis, espérons qu'en cette circonstance il ne se montrera pas trop égoïste, et qu'il voudra bien partager avec le monde entier les avantages qui résulteront nécessairement de l'ouverture de l'Amazone.

Au mois de mai 1851, le lieutenant Herndon et sa petite troupe, montés sur des mules, partirent de Lima, après avoir reçu d'un ami l'encourageante assurance qu'on ne s'attendait à revoir aucun d'eux. Au bout de onze mois, c'est-à-dire en avril 1852, les principaux membres de l'expédition atteignaient Para, à l'extrémité opposée du continent. Ils n'étaient pas encore à trois lieues de Lima, que déjà la misère hideuse de la population formait un tel contraste avec les splendeurs de cette grande cité, qu'ils se crurent « transportés en un instant du sein du luxe et de la civilisation au milieu d'une barbarie sauvage. »

La nuit, ils couchaient dans des huttes sur de soi-disant lits de boue durcie. Les naturels, qui n'avaient pas d'autres lits, étaient sujets aux fièvres, et ils ne comprenaient pas *pourquoi !* Leur remède préventif était l'usage des spiritueux, qui paraissent être considérés dans toute la Vallée comme une panacée universelle. Les spiritueux exercent un empire si complet et si absolu sur toute cette ligne, qu'aux approches de l'Atlantique, le lecteur sent comme une brise rafraîchissante qui vient calmer son sang échauffé, et salue la mer avec l'enthousiasme des Grecs d'autrefois !

Dans les premières marches de ce voyage, on nous dépeint les habitants du pays comme un peuple primitif sous deux rapports : — ils sont contents de leur condition, et ils attachent peu de valeur à l'argent. Quelques-uns cependant paraissent avoir une sorte de civilisation particulière, à en juger par une certaine « mode, » qui consiste à mâcher du cacao mélangé avec de la chaux ! Le résultat de cette opération doit être, sous un certain rapport, analogue à ce qu'on rapporte du lama, qui fait dans ces contrées l'office de bête de somme, et qui, bien différent du chameau au naturel si doux, « lance avec beaucoup d'animosité sa salive contre l'objet de sa colère : ce liquide est, dit-on, très âcre, et produit des cloches sur la peau. » Nos voyageurs arrivèrent enfin, sans incident remarquable, à soixante milles du Pacifique. Ils étaient au grand point de partage des eaux qui se dirigent vers les deux océans : les cours d'eau qu'ils rencontrèrent à partir de ce point étaient ou des artères principales ou des tributaires se rattachant au bassin de l'Atlantique.

On continuait d'employer les mules, dont la tâche n'était pas toujours facile. Quelquefois elles avaient à franchir des sentiers tellement étroits sur des corniches de rochers, que, quand deux animaux s'y rencontrent face à face, le seul moyen d'effectuer le passage est d'en jeter un dans l'abîme, ou de tirer l'autre par la queue jusqu'à un endroit assez large pour qu'il y ait moyen de se croiser. Quelques-unes des montagnes étaient d'une hauteur effrayante, mais la majesté de leurs noms ne répondait pas toujours à celle de leur aspect. Ainsi, la dénomination de montagne « Prenez garde à votre chapeau, » peut être significative,

4
L7

mais n'est certainement pas élégante. Peut-être vaut-elle mieux dans sa forme originale de *Tangachucha*.

Les voyageurs gravirent le *Puy-puy*, simplement pour pouvoir se vanter d'être montés au sommet d'une montagne plus élevée que le *Chimborazo*, qui n'est pas, quoi qu'en disent les géographies, la plus haute montagne du globe. La descente fut plus difficile que l'ascension ; mais nos marins eurent recours à un expédient qu'il peut être utile de signaler aux touristes des Alpes. Quand ils trouvaient que cette descente s'opérait trop rapidement, ils s'arrêtaient en enfonçant leurs longs éperons dans la terre ; puis, lorsqu'ils avaient repris haleine, ils levaient l'ancre et se laissaient aller encore une fois sur la pente glissante, jusqu'à ce qu'ils fussent obligés de s'arrêter de nouveau par le même procédé.

Au milieu des débris des peuplades et de la langue des Incas, règnent indolemment les descendants de leurs conquérants, qui ne montrent d'activité que dans leur hospitalité. Quant à cette dernière vertu, ils l'exercent avec une profusion qui nous rappelle que « l'excès en tout est un défaut. » Un Espagnol (Péruvien), pour qui le lieutenant avait des lettres de recommandation, lui fit un accueil si chaleureux, qu'il força sa propre femme malade à quitter son lit, pour y placer son hôte ! Peut-être était-ce trop de moitié.

On se trouvait alors dans le district de *Tarma*, qui compte une population de 20,000 habitants, trop pauvres pour faire vivre un médecin. Si quelque aventurier, se donnant le titre de *medico*, se hasarde à venir exercer son industrie dans le *Tarma*, la partie la plus substantielle de son revenu consiste en une indemnité prélevée sur l'impôt public ! Néanmoins, ou peut-être par cela même, cette population est généralement exempte de maladies sérieuses.

Il doit nécessairement y avoir, dans les mœurs d'un pareil pays, quelque chose de patriarcal. Des généraux dirigent eux-mêmes l'exploitation de leurs fermes, et leurs filles, assises à l'ombre des granges, surveillent, tout en cousant, les travaux des gens de service. C'est à peu près ce que faisaient les princesses de l'ancienne Grèce. Les voyageurs furent surpris du grand nombre d'Indiens aveugles qu'ils rencontrèrent dans ce

district. Voici l'explication qu'on leur donna à ce sujet: on emploie les Indiens à vanner le grain, dont ils lancent la paille en l'air; et comme ils aiment mieux s'amuser à la regarder descendre qu'à tenir les yeux baissés et à continuer leur ouvrage, leur curiosité a pour résultat de déterminer graduellement la cécité.

On ne peut cependant pas dire que les Indiens de ce district soient, en général, paresseux. Dans leur état de liberté, ils sont bons chasseurs, et manient habilement l'arc et la flèche. A l'aide de ces armes primitives, ils atteignent le poisson à une distance considérable. Ils tirent en l'air, mais leur tir est calculé avec une telle précision, que la flèche, décrivant exactement la parabole voulue, va s'enfoncer dans le dos du poisson qu'ils ont ainsi ajusté.

C'est à peine, en vérité, si les indigènes jouissent de la liberté. Quand on a besoin d'eux pour quelque travail que ce soit, on les arrache de leurs huttes pour exécuter la corvée qui réclame leur concours. Le lieutenant Herndon, qui a un certain faible pour l'esclavage, déclare que tous ces Indiens sont des fainéants, et ne sont bons à rien; mais il oublie qu'il a parlé un peu plus haut de quelques-uns de ces mêmes Indiens, qui travaillaient pendant quatre ou cinq jours consécutifs, et autant de nuits, ayant à peine, pendant tout ce temps, quelques heures de sommeil, et si peu de nourriture, qu'on pourrait presque dire qu'ils jeûnaient. Pour notre compte, nous serions assez disposés à préférer le jeûne à un repas composé de pain d'*yucca*, arrosé de *masato*, qu'on nous décrit ainsi :

« Le *masato* se fait avec du *yucca*, dont on râpe la racine jusqu'à ce qu'elle soit réduite à une pulpe blanche qu'on fait bouillir. Pendant cette dernière opération, les femmes indiennes qui en sont chargées, mettent de cette racine dans leur bouche, la mâchent, puis la recrachent dans le pot. Lorsqu'elle a été suffisamment chauffée, on la dépose dans de grands vases de terre, on la couvre et on la laisse fermenter. Quand on veut en faire usage, on la prend par poignées dans ces vases, on la mélange avec de l'eau dans une gourde, on agite ce mélange avec le doigt, et on boit. C'est une boisson dégoûtante et, de plus, fortement enivrante. »

5
L7

Ce doit être quand les Indiens ont absorbé une dose plus qu'ordinaire de ce stimulant, que, sans songer le moins du monde à reconquérir le pays, ils parlent avec tant de jactance de défendre le passage de leurs rivières contre tous étrangers, quel que soit leur but, hostile ou commercial.

A Tarma, l'expédition se divisa. M. Gibbon partit pour explorer les tributaires boliviens de l'Amazone, tandis que M. Herndon se chargeait des eaux supérieures et du cours principal du fleuve. Le premier se dirigea vers le Sud, à travers le Pérou et par Cuzco, sur la Paz, en Bolivie. Il décrivit un demi-cercle entre la Paz et Cochabamba, puis remonta au Nord par les rivières Chapari, Mamore et Madeira, et, après avoir traversé cette grande partie du Brésil, déboucha dans l'Amazone, entre Barra et Serpa. Un coup d'œil sur la carte permettra à nos lecteurs d'apprécier l'étendue de ce voyage, que nous laisserons M. Gibbon poursuivre, pour rester en compagnie du lieutenant.

La route continuait de se faire par terre, et les voyageurs s'arrêtaient fréquemment chez les magistrats des districts ou chez les gouverneurs de provinces, — visites dont le récit est constamment accompagné de mentions de l'état d'ivresse dans lequel ne manquaient jamais de se mettre le peuple et ses chefs. La magistrature tout entière, s'il faut en croire M. Herndon, est coutumière du péché d'intempérance.

Nous nous attendions à une description plus complète et plus satisfaisante des mines de Cerro-Pasco. M. Herndon se borne à nous apprendre qu'elles produisent annuellement une valeur de deux millions de dollars, et que les étrangers qui les visitent pour la première fois, sont sujets au *macolca*, affection extrêmement douloureuse des muscles antérieurs des cuisses. La température est, dans cet endroit, tellement rigoureuse, que les poules refusent de couver et les lamas de multiplier. Les enfants nouveau-nés ne vivent pas : les femmes sont obligées, à l'époque de leurs couches, d'aller chercher un climat plus doux. Ceci nous rappelle une vieille coutume de Flandres, où les matrones de Malines qui se trouvaient en semblable position, passaient toujours en Brabant, afin que leurs enfants, à l'exemple de Saint-Romuald, patron de Malines, naquissent hors de la ville paternelle : on supposait que cette circons-

tance leur donnait un titre de plus à la protection du saint!

M. Herndon décrit d'ailleurs l'atmosphère de ces contrées comme tellement humide, qu'il fut tout transi pour avoir pris un bain avant le lever du soleil : avant ce moment, dit-il, aucun indigène ne se lavera le visage ou ne se chauffera les mains.

En quittant le Cerro, les voyageurs se trouvèrent sur un terrain marécageux, d'où sortaient quelques petits filets d'eau, qu'ils ne devaient plus quitter jusqu'au point où, grossis par beaucoup d'autres affluents, ces filets d'eau se jettent dans l'Atlantique par une embouchure de cent quatre-vingts milles de largeur. Ils étaient à la source du Huallaga, le tributaire primitif de l'Amazone.

Entre ce point et Tingo-Maria, ils virent, pour la première fois, le *luciernago* ou mouche à feu du pays. Ceux de nos lecteurs qui ont monté, par une soirée d'été, la vallée de l'Ahr, une des plus jolies des bords du Rhin, peuvent se rappeler avoir vu leur route brillamment illuminée par les vers luisants. Les mouches à feu du Pérou sont tout aussi nombreuses dans cette partie de l'Amérique du Sud. Cette mouche, du reste, ne ressemble pas à celle de l'Amérique du Nord.

« C'est une espèce de coléoptère, qui porte deux lumières blanches dans les yeux, ou plutôt à la place où sont ordinairement les yeux, et une lumière rouge entre les écailles de son ventre. Il a la faculté d'adoucir la lumière de ses yeux, jusqu'à ce qu'elle devienne très faible ; mais si on l'irrite, si on lui passe le doigt sur les yeux, cette même lumière redevient vive et étincelante. On porte quelquefois ces mouches à Lima, enfermées dans la tige d'une canne à sucre, et les dames les fixent dans leurs cheveux, comme ornements, aux bals et au théâtre. » Nous nous rappelons avoir vu lady Glenlyon, à une fête donnée par Charles X, aux Tuileries, dans un costume dont la garniture se composait de plusieurs rangées de ces coléoptères. Ils étaient bien conservés, et produisaient un effet très original. Cette nouveauté fournit, pendant deux jours au moins, un sujet de conversation aux salons de Paris.

Le lieutenant décrit ainsi la fameuse chauve-souris vampire, qui est ici tout-à-fait chez elle :

« C'est un animal d'un aspect très dégoûtant, quoique sa fourrure soit très délicate, luisante et d'une riche couleur mar-

6
L7

ron. Sa bouche, garnie de nombreuses dents, ressemble à celle d'un tigre en miniature. La partie antérieure de chacune de ses mâchoires est armée de deux défenses longues et aiguës, avec deux dents plus petites, comme celles d'un lièvre ou d'un mouton, entre les défenses de la mâchoire supérieure. Il y a aussi, en arrière des défenses, des dents qui s'étendent fort avant dans l'intérieur de la bouche. Les narines semblent disposées pour former un appareil de succion. Au-dessus de cet organe, s'avance un museau cartilagineux et triangulaire, de près d'un demi-pouce de long et d'un quart de pouce à la base : au-dessous est une sorte de ventouse semi-circulaire, ayant presque la même largeur, mais moins longue. Je suppose que cette ventouse peut s'appliquer sur la piqûre faite par les dents, et que l'air qui se trouve dessous peut être épuisé par les narines. »

On paraît douter que ces chauve-souris sucent le sang, attendu que personne ne les a jamais surprises en flagrant délit. Des personnes qui avaient perdu du sang pendant la nuit, ont tué des chauve-souris dans la maison même, mais sans aucune preuve positive de l'instinct sanguinaire qu'on attribue à ces animaux. D'un autre côté, le lieutenant, ayant trouvé un jour la couverture de son lit tachetée de sang, supposa que la chauve-souris, après s'être gorgée aux dépens des chevaux, qui couchaient en plein air, avait volé dans la maison, et, se cramponnant par les pieds à l'intérieur du toit en chaume, avait, en se balançant, dégorgé le sang sur sa couverture, puis s'était envolée. Ces chauve-souris ont plus de deux pieds d'envergure, et le brave lieutenant, qui souvent ne put dormir par la crainte de leur visite, recommande à tous ceux qui voyagent dans ces contrées, de s'habituer à dormir le corps et la tête enveloppés dans une couverture, comme font les Indiens.

A Tingo-Maria, nos voyageurs prirent définitivement la voie d'eau, ne mettant pied à terre que de temps à autre, pour tirer des singes goîtrés, que les Indiens de l'expédition faisaient rôtir dans leurs peaux velues, et dévoraient sans autre forme de procès! Les voyageurs occupaient deux canots de quarante pieds de long, manœuvrés par cinq hommes et un garçon, et voici la description que donne M. Herndon des plaisirs et des périls de cette navigation :

« Quand les eaux étaient calmes et le fleuve exempt d'obstacles, nous nous laissions aller au courant : nos gens, assis sur les malles et les caisses, riaient et babillaient entre eux ; mais, lorsque nous approchions d'un mauvais pas, l'air grave qu'ils prenaient tout-à-coup, et la manière dont chacun s'affermissait à son poste, prouvaient qu'il allait y avoir de la besogne. Je ne pouvais d'abord me défendre d'une certaine inquiétude ; mais, une fois que nous étions engagés dans le passage dangereux, le geste rapide de l'homme placé à l'avant pour indiquer le chenal et signaler les rochers et les arbres submergés, l'attitude élégante et les mouvements gracieux du *popero* (timonier), dirigeant à l'aide de sa longue pagaie la marche du bateau, les vigoureux efforts des rameurs, l'élan rapide donné à l'embarcation, et les éclats de rire sauvages et triomphants poussés par les Indiens au moment où nous franchissions l'obstacle, — formaient un tableau trop saisissant pour laisser place à d'autre sentiment que celui de l'admiration. »

Quand il arrivait au lieutenant d'aborder pour réclamer l'assistance des gouverneurs provinciaux, ceux-ci refusaient quelquefois avec hauteur, et en même temps se montraient disposés à accompagner l'expédition en qualité de « domestiques. » Les services rendus ne se paient pas en argent, mais en pelotes de coton, ou en cire d'Ucayali. Dans les pays où existent ces coutumes primitives, des compagnies américaines trouvent leur avantage à tenter la fortune, et l'on y voit des bateaux chargés de marchandises des fabriques de Manchester et de New-York, qui cherchent à établir des relations par échange. Pour peu que le gouvernement brésilien y prête les mains, ces relations pourraient prendre un utile développement.

Cette observation s'applique particulièrement au district de Tarapoto, district salubre, fertile, exempt d'animaux nuisibles ou venimeux, et singulièrement propre à la colonisation. La partie du pays connue sous le nom de Terre-des-Lacs, — les deux rives du fleuve étant bordées de grands lacs qui sont en communication avec lui par d'étroits canaux, — possède, si l'on en croit le Père de Vernazza, un habitant assez formidable dans le serpent des lacs. Ce reptile ne se donne pas la peine de suivre la victime dont il doit faire sa nourriture. C'est par la

7
L7

seule force de l'aspiration, qu'il attire à lui tout bipède, quadrupède ou oiseau qui a le malheur de passer à cinquante mètres de l'endroit où il se tient en embuscade, affamé, paresseux, mais vigilant! Doués d'une facilité d'absorption qui ferait honte à tous les dragons de nos légendes, ces reptiles ont, dit-on, de trois à quatre mètres de diamètre, et de trente à quarante mètres de long!

Ce fut seulement aux approches de Nante que nos navigateurs se trouvèrent sur la grande artère de l'Amazone, ou plutôt du Maranon, — car le fleuve porte ce nom jusqu'à Tabatinga, à la frontière du Brésil. On a prétendu que Maranon était le nom que Pinzon avait donné le premier à l'estuaire de l'Amazone, lorsqu'il eut reconnu que ses eaux n'étaient pas salées, — *Mara non*, pas mer. Mais comme le fleuve ne porte ce nom que dans son passage à travers le Pérou, il n'est pas douteux que c'est un nom péruvien. De Tabatinga jusqu'au confluent du Rio-Negro, il prend le nom de Solimoens ; et de là jusqu'à son embouchure, c'est « l'Amazone. » Le nom d'Orellana, qu'on trouve sur quelques cartes, n'a jamais été généralement adopté ; et, pour notre compte, nous lui donnerons son nom le plus connu, l'Amazone, tant que nous resterons en compagnie de M. Herndon. Ce voyageur fut tellement frappé des premiers résultats de son expédition, qu'à cet endroit même il s'écrie déjà :

« Il serait impossible de procurer au commerce un plus grand bienfait que la libre navigation de l'Amazone, de ses affluents et des rivières voisines. L'épine dorsale de l'Amérique du Sud est en vue du Pacifique. La pente du continent incline vers l'Est; les eaux de ce versant s'épanchent dans l'Atlantique, et ses productions, aussi riches qu'abondantes et variées, peuvent être transportées sur cet Océan par le plus majestueux des fleuves. Un jour viendra où la libre navigation de l'Amazone et des autres fleuves de l'Amérique du Sud, sera considérée, par les Américains des États-Unis, comme une conquête presqu'aussi importante que l'acquisition de la Louisiane. »

Il n'est pas douteux que la navigation véritablement libre de l'Amazone réveillerait de leur état de torpeur les peuples et les gouvernements de l'Amérique du Sud, auxquels elle ne serait pas moins profitable qu'aux nations qui désirent s'ouvrir ce nou-

veau débouché commercial. A l'heure qu'il est, le fleuve négligé poursuit son cours à travers des déserts, dans un silence à peine interrompu par le peu de trafic toléré par les cabinets péruvien et brésilien. Les régions fertiles qu'il arrose produisent ou sont susceptibles de produire à peu près tout ce qui est nécessaire à l'homme : — cacao, café, blé, coton, canne à sucre, salsepareille, bois magnifiques, gommes odoriférantes, miel, cire; or, argent et pierres précieuses; fer, houille, cuivre, vif-argent, zinc, étain; épices et raisins, fruits délicieux, écorces médicinales; — telles sont quelques-unes des productions que l'on tire ou que l'on pourrait tirer d'un pays jusqu'à présent aussi hermétiquement fermé au reste du monde que l'était le Japon. Mais revenons aux incidents de notre voyage. Notre auteur cherche quelquefois un peu loin ses illustrations : ainsi, à propos d'une barque chargée de sel et de cotonnades, désastre dans lequel avait péri un jeune garçon: « Macready, » ajoute-t-il, aurait envié le ton pathétique, doux et triste, et la pantomime éloquente, exprimant à la fois l'horreur et la pitié, avec lesquels un Indien nous raconta ce tragique incident. » Toutefois, il ne faudrait pas croire que tous les Indiens soient doués d'une aussi grande sensibilité; témoins ceux de Santa-Maria, qui « demandèrent si nous n'avions pas dans nos caisses quelque bonne maladie contagieuse que nous pussions prendre et jeter à leurs ennemis les Cachibos! » Ces Indiens nous rappellent les Mahométans dont il est parlé dans l'*Anastasius* de feu M. Hope, et qui, lorsque la peste sévit parmi eux, au lieu de prier Dieu simplement de les délivrer de ce fléau, demandent au prophète de le faire passer aux habitants de la ville voisine.

De toutes les peuplades indiennes rencontrées par nos voyageurs, les Corilos étaient les plus grands *dandys :* on nous décrit l'un d'eux comme vêtu d'un costume prodigieux, couvert de peintures et de tatouages, et portant un bracelet de peaux de lézards, garni tout autour de dents de singes. Cette tribu n'adore rien, et ne peut compter jusqu'à trois. Elle est bien en arrière des Sencis, qui ont des noms pour quelques-unes des étoiles fixes et des planètes, qui appellent le brillant Canopus « la Chose du jour, » l'ardent Mars, « En avant, » la Chèvre, « la Cuiller, » et la Croix du Sud, « la Chute de la Rosée. » Ce sont ces mêmes

Sencis qui, dit-on, et comme nous le verrons plus loin, condamnent à mort et tuent les gens oisifs de leur tribu.

Si les Huambisas, qui sont établis plus en aval, croient, comme les Indiens de Santa-Maria, que l'on peut porter des maladies dans des valises, ils ont au moins un moyen expéditif de se préserver de leur atteinte. Un *curaca* ou chef, demanda un jour à un voyageur ce qu'il avait dans ses bagages. Celui-ci répondit inconsidérément qu'il avait là des maladies épidémiques en quantité suffisante pour détruire toute la race des Huambisas. « Ce fut son arrêt de mort. Le *curaca* lui plongea sa lance dans le corps, et donnant un coup de sifflet, réunit ses gens, qui commencèrent un massacre général des étrangers. Ils tuèrent quarante-sept hommes et enlevèrent soixante femmes : quelques individus furent assez heureux pour s'échapper dans les bois. »

Il est évident que les colons qui s'établiraient dans le voisinage d'un pareil peuple, auraient à faire bonne garde. On ne les laisserait probablement pas récolter tranquillement le quinquina. Et à ce sujet nous ferons remarquer que les commerçants eux-mêmes qui, après deux ou trois années de recherches vers l'embouchure de l'Hualaya, sont parvenus à en réunir un chargement, auquel ils font descendre, sur d'immenses radeaux, tout le cours de l'Amazone jusqu'à Para, n'agissent pas toujours avec cette prudence qui est l'élément le plus sûr de la fortune. On cite une association d'individus à qui l'on offrit, à Para, 80,000 dollars d'un chargement de quinquina, recueilli et transporté de cette manière. Ils refusèrent cette offre, frétèrent un navire et portèrent leur quinquina à Liverpool, où les pharmaciens déclarèrent qu'il ne valait rien du tout. Il n'y a pas, il faut en convenir, de divinité qui fasse subir à ses adorateurs de plus amers désappointements que la fortune.

Le lieutenant Herndon ne rapporta du Pérou qu'un petit nombre de spécimens d'histoire naturelle. Il eut surtout du malheur avec ses singes. Une de ces petites créatures, entre autres, qu'il affectionnait particulièrement, mourut, malgré le dévouement d'une nourrice indienne, qui n'hésita pas à lui donner le sein pendant toute une semaine ! Les autres s'entre-tuèrent, furent dévorés par les rats, ou moururent de nostalgie. Les « moines »

se mangèrent la queue, et un *mongous*, qu'on avait attaché, parce qu'il avait une certaine tendance à se régaler des jeunes oiseaux, parvint à s'arracher les entrailles avec la corde. Les *peccaris* s'échappèrent en sautant par dessus le bord; les *tuynius* tuèrent les perroquets, et les crocodiles dévorèrent les *tuynius*. En un mot, presque toute la ménagerie avait disparu, d'une manière ou d'une autre, avant le retour de l'expédition à New-York. Les *alligators*, en particulier, firent preuve de dispositions extrêmement destructives. Nous en citerons un exemple :

« Il est très dangereux de se baigner dans le *cano*, à cause des *alligators*. Peu de temps avant mon arrivée, une femme qui se baignait, accompagnée de son mari, après la tombée de la nuit, fut saisie et enlevée par un de ces monstres. Elle n'était pas même dans le *cano*, mais seulement assise au bord, se versant de l'eau sur la tête avec une gourde, lorsque le reptile s'avança de derrière un tronc d'arbre submergé, où il était en embuscade, et l'emporta dans sa gueule, quoique le mari lui eût asséné plusieurs coups de bâton. Le lendemain matin, le *Padre* déclara la guerre aux *alligators*, et fit sortir les Indiens avec leurs lances et leurs harpons. Ils en tuèrent un certain nombre, et on remarqua cette circonstance assez singulière, que le premier qui fut tué avait encore dans l'estomac des morceaux de la femme non digérés. Il est probable que beaucoup d'autres en avaient eu leur part. »

Quand les voyageurs arrivèrent à la frontière du Brésil, ils furent obligés d'échanger leurs canots péruviens contre des barques brésiliennes, « les lois de l'Empire interdisant aux navires étrangers la navigation de ses eaux intérieures. » Le fleuve, qui a perdu alors son nom de Maranon, et qu'on appelle le Solimoens, a, en cet endroit, un mille et demi de largeur, *soixante-six pieds* de profondeur au milieu du chenal, avec un courant de deux milles et trois quarts à l'heure. Les deux embarcations étaient souvent entraînées pendant la nuit par la force du courant, s'amarrant parfois, lorsque le vent et la pluie devenaient incommodes. A l'un des établissements portugais des bords du fleuve, ils purent observer le procédé employé pour la fabrication du produit national connu sous le nom de *mantiega*.

Univer... S. Paulo BIBLIOTHECA Fac. de Philos. Scienc. e Letras

Quand les tortues sont sur le point de pondre, des soldats sont chargés de l'occupation assez peu militaire de veiller à ce qu'elles ne soient point dérangées. Dès que les œufs ont été déposés, les fabricants de *mantiega* se mettent à l'œuvre. Ces œufs, sans en excepter ceux qui sont gâtés et même en état de putréfaction, sont recueillis, jetés dans un canot, et foulés aux pieds jusqu'à ce qu'ils ne forment plus qu'une masse compacte, sur laquelle on verse de l'eau et qu'on laisse ainsi exposée au soleil pendant plusieurs jours. L'huile monte à la surface. On l'enlève et on la fait bouillir dans de grandes chaudières en cuivre, puis on la verse dans des jarres en terre, pesant environ quarante-cinq livres.

Chacune de ces jarres se vend, à Para, 3 dollars environ. Une tortue pond, en moyenne, quatre-vingts œufs : quarante tortues fourniront assez d'huile pour emplir une jarre ; mais vingt-quatre hommes ne rempliront pas une douzaine et demie de jarres par jour. La tortue, dit-on, quoique aussi prolifique que le scarabée noir ordinaire, commence à diminuer dans l'Amérique du Sud, — fait inquiétant, au point de vue gastronomique, pour certaines corporations de la Cité de Londres. Cette diminution, du reste, n'a rien d'étonnant ; car, indépendamment des oiseaux et des poissons, qui en font leur proie, on nous assure qu'un Indien dévore chaque jour, pendant la saison, près de cent petites tortues, au moment où elles viennent de sortir de l'œuf.

L'expédition traversa ensuite le district que de graves missionnaires eux-mêmes ont déclaré être infesté d'une tribu d'Indiens ornés de queues d'un mètre de long ! Si les voyageurs avaient pu seulement en voir et en attraper un couple, ils auraient fait leur fortune, et probablement ajouté un fleuron de plus à la couronne de l'illustre Barnum. Mais, quoi qu'aient pu dire à cet égard M. Castelnau et le Père Ribeiro, on n'en vit *point*. Les lecteurs de la « Vie de Beattie, » par Forbes, se rappelleront sans doute que lord Monboddo croyait fermement qu'il existait, même en Angleterre, des hommes pourvus de cet appendice caudal. Mais Sa Seigneurie était connue pour l'étrangeté de ses opinions. Le Dr Wigan a écrit sur la dualité de l'âme : lord Monboddo est allé beaucoup plus loin ; il a soutenu que tout

homme avait *quatre* âmes distinctes, — l'âme *élémentale*, l'âme végétale, l'âme animale et l'âme intellectuelle. Il pensait que, dans ces quatre âmes, on pouvait trouver le *Tetractys* de Pythagore. Quant à ce sage lui-même, Sa Seigneurie oublia que c'était Boudda Ghouras, missionnaire hindou en Grèce, avec un nom hellenisé. Il se bornait à dire de lui qu'il était d'une nature intermédiaire, entre la nature divine et la nature humaine, et qu'il y avait eu dans l'antiquité beaucoup d'êtres semblables, qu'on vénérait comme des héros et des demi-dieux. Au moins cette opinion, qui offrait un mélange de vérité et d'erreur, était-elle beaucoup plus rapprochée de la probabilité que l'histoire des hommes à queue.

Le lieutenant Herndon remarque que la plupart des fruits précieux du pays sont enveloppés d'une pulpe acide et mucilagineuse, comme le café et le cacao : ou revêtus d'une enveloppe extérieure dure et ligneuse, impénétrable aux insectes, si abondants dans ces régions, et que les singes eux-mêmes ne peuvent briser avec leurs dents : tels sont la *castanita de Maranham* ou noix du Brésil, la noix de *sapucaya*, le *guarana*, le *puxiri* et le *cumara*. Du reste, sur toute sa ligne de parcours, d'Egas à Barra, et de Barra à Santarem, son admiration n'a pas de bornes, — bien qu'elle se rapporte plutôt à ce que pourrait être le pays qu'à ce qu'il est réellement. Le sol des rives du fleuve et des districts adjacents est, selon lui, d'une telle richesse, qu'il pourrait, s'il était exploité, nourrir toute la population du globe. A présent, on n'y trouve en abondance que des tortues et du poisson salé, dont les gens du peuple sont aussi rebattus que les domestiques, dans les *highlands* d'Écosse, le sont de saumon et de venaison. L'ouverture des régions aux diamants n'est rien, si on la compare à l'importance d'ouvrir aux semences de céréales le sein du sol brésilien, et d'admettre dans ces grands fleuves les navires étrangers, qui en remporteraient, en échange des produits de leurs contrées respectives, des chargements de blé, plus précieux que tous les diamants de la terre.

Jusqu'ici, ces régions ont été abandonnées à l'indolent Portugais et à l'Indien plus indolent encore, — deux races d'hommes dont l'apathie est le résultat de l'ignorance plus que de toute autre cause. Nous savons qu'une tribu a la réputation de

10
L7

tuer ses membres oisifs ; et on en cite une autre composée d'individus tellement agiles que, quand les eaux sont trop dangereuses pour la navigation en canots, et que les terres elles-mêmes sont inondées, ils parcourent des milles entiers, hommes, femmes et enfants, — ces derniers tenus par les dents des autres, — en sautant et se balançant d'arbre en arbre ! Il doit y avoir dans de pareils hommes l'étoffe de bons travailleurs, et le travail lui-même leur paraîtra attrayant, lorsqu'il ne leur promettra pas seulement le bien-être, mais le leur donnera. Les bourgeois de Santarem auront alors un meilleur moyen d'employer leur temps que celui qui leur cause aujourd'hui tant de fatigue, et qui consiste à comparer entre elles les montres d'or qu'ils possèdent tous, et à se passer de l'un à l'autre le tabac à priser dont ils font tous usage. Quant à savoir si le peuple y gagnera, au point de vue hygiénique, c'est une question que l'expérience résoudra. La méthode actuelle des indigènes, qui paraît avoir quelque analogie avec l'homœopathie, ne paraît pas si mauvaise qu'on pourrait le croire, bien que nos grands médecins seraient probablement peu rassurés sur les effets d'un médicament qu'on applique dans l'œil au lieu de l'introduire dans la bouche, et cela pour guérir une piqûre de serpent au *bras*, qui avait eu pour conséquence d'ôter à la victime la faculté d'avaler ses aliments. Elle guérit, néanmoins, ce qui semble prouver en faveur de l'efficacité du remède.

En parlant des Indiens, nous citerons un dernier passage, qui concerne les célibataires chez les Mahues. Le gentilhomme français qui tint un charbon embrasé dans sa main, serait forcé de céder la palme à l'amant mahue qui désire contracter mariage :

« Un Mahue n'est pas admis à prendre femme avant d'avoir passé ses bras, dix fois au moins, à travers de longues tiges de palmier, remplies à dessein de fourmis venimeuses. Celui à qui je vis subir cette terrible épreuve, n'avait pas seize ans. On le conduisit devant les chefs, où les instruments étaient tout préparés ; et lorsqu'il se fut appliqué ces terribles manches, il dut chanter et danser devant chaque case du village, avec accompagnement d'une musique encore plus horrible. Bientôt ses souffrances devinrent tellement aiguës qu'il chancela sur ses jambes

(un cri ou une marque de faiblesse de la part du jeune martyr, sont considérés comme le plus grand déshonneur qui puisse arriver à sa famille : aussi son père et ses parents l'encouragent et souvent même le soutiennent, en dansant à ses côtés). Enfin, il arriva à la dernière hutte. Il était pâle, ses dents claquaient, ses bras étaient gonflés. Il alla déposer ses manches devant le vieux chef, où il eut encore à endurer les félicitations de tous les Indiens de la tribu. Les jeunes filles elles-mêmes l'embrassèrent impitoyablement et l'entraînèrent dans leurs rondes joyeuses; mais l'Indien, insensible à leurs caresses, ne cherchait qu'à s'échapper. Il y parvint enfin, et, s'élançant dans le fleuve, il y resta jusqu'à la nuit. »

Les embarcations, avec nos voyageurs et une cargaison d'ailleurs assez légère, atteignirent la grande cité de Para (l'ancienne Belem, comme on l'appela long-temps après sa fondation par Caldavia de Castello Branco, en 1616), onze mois après le départ de l'expédition de la côte ouest du continent. Cette ville renferme une population mixte d'environ quinze mille habitants, et, quoiqu'il y fasse un peu chaud pendant la saison des pluies, c'est un séjour agréable : « Le climat en est délicieux. Le soleil est très vif jusque vers le milieu du jour : alors arrive la brise de mer, amenant des nuages chargés de pluie, de tonnerre et d'éclairs, qui rafraîchissent l'atmosphère et nettoient les rues de la ville. L'après-midi et la soirée sont alors délicieuses. J'eus constamment, pendant un mois entier, ce même temps. » Par contre, la vie intérieure semble avoir quelques petits inconvénients ; ainsi l'auteur nous apprend, quatre pages plus loin, que « beaucoup de personnes ont des tigres chez elles : ces animaux jouent familièrement avec leurs maîtres et ceux qu'ils connaissent ; mais on les tient ordinairement à la chaîne, de peur qu'ils ne se jettent sur les étrangers. » A quoi il convient d'ajouter qu'il n'est pas très agréable de jouer avec eux, même lorsqu'ils sont enchaînés, car leurs manières sont un peu brusques, au dire de M. Herndon, et il est rare qu'ils vous touchent, même en jouant, sans laisser sur vous la marque de leurs griffes.

On peut dire que Para repose au sein de bocages embaumés : il faut, toutefois, en ce qui concerne ces parfums, excepter les

BIBLIOTHECA

temps où le vent souffle, à marée basse, de la grève, où les navires sont couchés sur le flanc, dans une vase composée de détritus animaux et végétaux, dont un soleil ardent accélère la décomposition. Les jardins sont remplis de palmiers-*miriti*, de cacaotiers, de cannelliers, d'arbres à pain, de poiriers noirs au feuillage verdoyant. M. Herndon fut étonné de la rapidité avec laquelle se développait la végétation, et cet étonnement peut se concevoir, à la vue de touffes de stramonium, de six pieds de hauteur, poussant spontanément dans des rues qui n'ont pas été ouvertes depuis plus de six mois et dont l'emplacement n'était précédemment occupé que par des broussailles. Les plantes grimpantes ont aussi un développement gigantesque. Il en est une en particulier, qui ressemble à l'arbre connu à Cuba sous le nom d'arbre parricide, — parce qu'il tue le soutien à l'aide duquel il existe, — et dont les branches ont jusqu'à dix pouces de diamètre : en la voyant pour la première fois, M. Herndon crut voir un palmier enté sur une souche d'une autre espèce ; mais il reconnut, en l'examinant de plus près, que cette prétendue souche n'était autre qu'une plante grimpante qui, embrassant le palmier jusqu'au ras du sol, en couvrait entièrement le tronc jusqu'à la hauteur de quinze à vingt pieds, où elle commençait à projeter de chaque côté ses grosses branches. La végétation sauvage donne à Para un aspect que ne possède aucune autre ville d'Amérique. On y trouve une salle d'opéra, qu'on appelle la *vieille*, non pas qu'elle soit ancienne, mais parce qu'on en a récemment construit une autre plus moderne. Cette vieille salle, située dans le voisinage du Palais, est un des objets les plus pittoresques de la ville. Abandonnée depuis quelque temps, elle a été aussitôt transformée par la main de la nature en une magnifique ruine. La végétation luxuriante du pays s'en est emparée, et ses colonnes, ses arceaux, ses corniches, sont aujourd'hui revêtus d'une brillante verdure.

La société de Para est, nous dit-on, agréable. Cependant, les hommes sont « au-dessus du travail. » Ces *Hidalgos*, qui ne rougissent pas d'être aux gages du Gouvernement, sont, comme les Grecs d'autrefois, « laborieusement occupés » à ne rien faire. Il va sans dire qu'ils sont dépourvus d'ambition, dans le sens le plus relevé du mot. Ils se contentent de vivre et de jouir, sans

travail, des fruits que leur offre spontanément la terre. En général, si le Brésilien a de quoi manger, quelque grossière que puisse être sa nourriture, s'il a du café ou du thé pour boire, des cigares pour fumer, un hamac pour dormir, tous ses désirs sont satisfaits.

Les femmes de Para sont tout aussi indolentes que les hommes, à moins qu'elles ne trouvent l'occasion de danser. Alors ces mêmes femmes, qui semblent n'avoir pas, dans le jour, la force ou plutôt le courage de se porter, font de cet agréable passe-temps un vrai travail d'amour, et s'y livrent avec une ardeur et une activité dignes d'une meilleure cause. Les confesseurs de ces dames, — car nous ne doutons pas que chacune d'elles n'ait le sien, — ne leur ont pas encore enseigné ce précepte de l'Écriture, qui signale, comme ayant la *sagesse dans leur cœur,* les femmes qui s'adonnent aux travaux du ménage. C'est une chose qu'on ignore encore à Para, où les femmes sont aussi orgueilleuses dans leur dissipation, que leurs époux sont superbes dans leur oisiveté. Addison a dit, il est vrai, que « les femmes sont naturellement beaucoup plus gaies que les hommes : soit que leur sang soit plus épuré, leurs fibres plus délicates, leurs esprits animaux plus légers, toujours est-il que la vivacité appartient aux femmes et la gravité aux hommes. » En s'exprimant ainsi, Addison, il ne faut pas l'oublier, traçait le portrait d'une société aussi oisive que celle de Para, et qui ignorait également la valeur du travail. Quand des idées plus exactes à cet égard se seront répandues, en même temps que la vraie lumière de l'Évangile, sur cette ville et sur les autres établissements des rives de l'Amazone, le monde sera alors témoin d'un réveil intellectuel tel qu'on n'en a jamais vu. Jusqu'à présent il ne se fait encore, ainsi que nous l'avons dit, que peu de commerce dans ces parages, et partout où il en est ainsi, l'industrie manque de stimulants, l'esprit de l'homme se rouille comme une machine qui ne fonctionne pas; on ne voit plus ni invention, ni production, et la civilisation elle-même devient stationnaire, si elle ne rétrograde point.

Le Brésil a appris un peu, mais pas encore assez. Napoléon lui fournit, sans le vouloir, un stimulant, lorsque son occupation de Lisbonne força la famille royale à chercher un refuge

12
L7

au-delà de l'Atlantique, et que le Brésil cessa d'être une colonie. Para fut la première ville qui reconnut la nouvelle constitution de l'Empire : elle sera aussi la première à recueillir les avantages de l'affranchissement des eaux de l'Amazone.

Cette grande question touche d'ailleurs à des intérêts de plus d'une espèce. Les gouvernements du Pérou et du Brésil verraient avec plaisir des colonies s'établir sur les bords du grand fleuve et de ses tributaires, et, avec ces colonies, le commerce et la civilisation, mais à la condition que cette amélioration tournerait au profit à peu près exclusif des deux pays. Cette prétention ne saurait être considérée que comme une illusion des plus grossières. Cependant, il est constant que les répugnances qu'éprouve le Brésil à ouvrir l'Amazone, tiennent surtout à la crainte que les influences protestantes n'y pénètrent en même temps que les bâtiments anglais. Le Pérou serait moins chatouilleux sur cet article, s'il faut en croire M. Herndon. A propos d'un décret récent du président Echenique, « le président, » dit-il, « ne pouvait accorder la tolérance, car c'eût été contraire à la constitution du pays; mais il sait aussi bien que personne qu'on ne rencontrera pas, au Pérou, beaucoup de difficultés sur ce point. Il y a place, dans ce pays, pour toutes les nuances d'opinion et pour toutes les formes de culte, et la politique y absorbera beaucoup trop les esprits, d'ici à long-temps, pour leur laisser le loisir de s'occuper de querelles religieuses. Le décret en question mentionne d'ailleurs plusieurs fois les catholiques, comme pour les distinguer des protestants, ce qui semblerait impliquer la reconnaissance tacite d'un intérêt protestant. »

Lorsque l'Espagne et le Portugal enlevèrent aux naturels de l'Amérique du Sud la souveraineté des pays qu'ils occupaient, ce fut sous le prétexte que l'homme civilisé pouvait, dans l'intérêt de la civilisation, s'emparer des parties de la terre que l'homme non civilisé ne savait pas utiliser pour son propre avantage et qu'il ne voulait pas céder pour l'avantage de tous. C'est sur une base à peu près semblable que l'Église catholique romaine a prétendu établir son droit d'exercer un empire absolu et sans partage sur ces vastes régions encore plongées dans les ténèbres de l'ignorance. Nous allons examiner très rapidement si les actes ont répondu aux prétentions et si,

dans le cours de trois siècles, cette Église si hautaine, si exclusive, a ou n'a pas fait usage de la lumière de l'Évangile pour éclairer les populations, raviver et féconder les contrées dont elle s'est emparée.

Pendant près de trois siècles, Rome a pu librement développer, sans aucune espèce d'opposition, le Christianisme, tel qu'elle le comprend. Elle opérait sur des matériaux vierges; et il est assez naturel que nous cherchions à recueillir dans l'ouvrage de M. Herndon les faits épars qui se rattachent à ce sujet. Commençons par le Pérou. On nous apprend qu'à Tarma, le dimanche est le grand jour de marché et que l'occupation du peuple, ce jour-là, consiste à faire des affaires, à aller à la messe et à s'enivrer. Parfois une personne riche donne ce qu'on appelle une *fiesta*, et, en l'honneur de quelque saint, fait illuminer l'église avec des cierges, depuis le pavé jusqu'au dôme, se chargeant d'ailleurs de tous les frais de la fête : la moitié de la ville se déguise ; les gens dansent et chantent dans les rues, se livrent à de copieuses libations, et font des décharges incessantes de vieux mousquets rouillés. Ce ne sont partout que scènes d'ivresse et de désordre, et le lieutenant Herndon exprime son regret de « voir l'Église patroner des coutumes d'une tendance aussi démoralisatrice. » Le clergé séculier du Pérou est méprisé par les classes éclairées. Les chefs des ordres monastiques, Espagnols ou Italiens pour la plupart, possédant de l'instruction et des manières distinguées, jouissent d'une meilleure réputation.

Tant que le *pisco*, ou eau-de-vie d'*ica*, sera à bon marché, il n'y aura pas grand fond à faire sur la moralité du peuple, à qui ses prêtres n'inspirent qu'un mélange de crainte et de mépris. Notre voyageur arriva au village de Cacas au moment où les habitants célébraient la fête de saint Pierre. Ce n'était pas le jour régulièrement consacré à ce saint; mais on ne tient pas beaucoup à ces bagatelles, et les gens du village, se sentant disposés à boire, improvisèrent une fête en l'honneur de l'apôtre, à qui ils donnaient ainsi un tour de faveur, ce qui n'en rendait leur hommage que plus flatteur. L'église, illuminée en plein jour, resplendissait de lumières. Les principaux habitants indiens étaient grotesquement affublés de caricatures d'uniformes mili-

13
L7

taires, et lorsque la procession se développa majestueusement dans les rues, les gigantesques tricornes de ces dignes notables excitèrent l'admiration universelle. « Les libations avaient déjà commencé; la plus grande partie de la population travaillait de son mieux à s'enivrer, et je ne doute pas que la soirée ne se soit terminée par de grands désordres, — le tout pour la plus grande gloire du prince des apôtres. »

A la ville de Cerro-Pasco se trouve une population flottante de six à quinze mille âmes, occupée aux travaux des mines et livrée exclusivement à la passion du lucre. C'est un beau champ ouvert aux missionnaires catholiques ; nul autre qu'eux n'oserait y mettre le pied, et ils refusent de l'exploiter. Les conséquences de cet état de choses sont déplorables. Il n'y a, parmi ces adorateurs du veau d'or, ni affectation de moralité, ni même aucune forme de culte. Les églises ne sont autre chose que des granges qui menacent ruine. Pas de cérémonies religieuses. Ces gens-là sont trop absorbés dans la poursuite de la richesse, pour dissiper leurs trésors en *fiestas ;* ils boivent, jouent et s'entretuent, sans payer le moindre tribut à aucun des apôtres.

Il semblerait que les églises sont peu nombreuses là où la population, occupée à s'enrichir, se soucie peu de consacrer une partie de sa richesse à encourager les saintes dissipations des *fiestas ;* tandis qu'au contraire elles pullulent dans les localités où la population est clair-semée, oisive, et portée à célébrer les saints. A Huanaco, cette antique cité péruvienne, les habitants, dont le nombre ne s'élève pas à 5,000, n'ayant pas autre chose à faire, passent une grande partie de leur temps à assister aux cérémonies religieuses qui ont lieu incessamment dans leurs quinze églises. C'est dans les environs de cette même ville qu'on trouve les fruits délicieux du *chirimoya.* Le peuple cueille ces fruits, choisit les plus beaux et, les recouvrant de feuilles d'or, les dépose, comme offrandes propitiatoires, sur les autels de ses saints de prédilection. Les prêtres vendent ensuite ces fruits, qui, étant ainsi bénits, forment un plat très recherché sur les tables des riches Péruviens. Il y avait également un fruit sacré chez les anciens Grecs.

Notre voyageur parle plus favorablement de la population indienne de Tingo-Maria que de celle de toute autre localité du

Pérou. Elle possède le rare avantage d'être sobre, et elle aime les cérémonies religieuses. Le lieutenant déclare qu'il assista avec les habitants de Tingo-Maria aux offices de l'église, et qu'i fut fort édifié. Nous avouons avoir quelque peine à définir cette édification, lorsqu'il ajoute lui-même que « ces braves gens, selon toute apparence, ne comprenaient pas grand'chose à ce qu'ils faisaient. » On ne leur a pas appris, en trois siècles, à se rendre compte de l'espérance qui est en eux !

Là où il y a peu de foi, il ne saurait y avoir que peu d'amour : aussi les gens de Tarapoto, qui sont aussi ignorants que ceux dont nous venons de parler, font-ils des razzias sur les tribus qui ne font pas profession d'être chrétiennes, quoique, par le fait, elles ne le soient ni plus ni moins que leurs oppresseurs. Ces malheureux sont enlevés et réduits à l'état d'esclavage, quoique l'esclavage soit interdit par la loi péruvienne. « Mais, disent les gens de Tarapoto, ce ne sont que des païens, et nous leur conférons un bienfait en en faisant des esclaves chrétiens ! »

Le clergé sanctionne cette pratique, et, dans certains endroits, il a même une espèce d'esclaves à lui. Ainsi, on nous parle des Indiens Chasutas, qui, bien qu'adonnés à la boisson, sont néanmoins très doux ; il leur répugne de tuer un animal quelconque, à l'exception des moustiques : quant à ces derniers, ils les mangent tout vivants, « avec l'idée de reprendre le sang qu'ils ont enlevé. » Tous les ans, le gouverneur du district désigne douze de ces Indiens pour faire le service de chaque *Padre*, « et quelque chose de plus. » Ils remplissent auprès de lui les fonctions de domestiques, et en général de travailleurs ; ce sont eux qui chassent, pêchent et labourent pour lui, qui le servent à table et qui lavent son linge après qu'il est allé se coucher.

Le *Padre* de Chasuta, malgré ce nombreux domestique, se plaignait beaucoup de sa pauvreté. Son casuel se paie en nature, et il est obligé de partager avec son sacristain, qui s'attribue souvent la part du lion. Ainsi, les émoluments d'un mariage sont de quatre livres de cire, que le despotique sacristain garde en totalité pour lui. On donne pour un enterrement deux livres de cire, que ce même fonctionnaire s'approprie également. Quand il y a un baptême, le révérend père est plus heureux : il reçoit une volaille, et, selon toute probabilité, il n'invite pas son sa-

14
L7

cristain à dîner avec lui. Il ne pourrait vivre, dit-il au lieutenant Herndon, s'il ne faisait un peu de commerce ; et ce qu'il gagnait de ce côté lui était payé en cire, car la cire est la monnaie courante du district. Les serviteurs forcés dont nous avons parlé s'appellent *fiscales*, et, bien que faisant partie de la maison d'un prêtre, ils sont dans un déplorable état d'ignorance. Quelques-uns d'eux furent cédés en location au lieutenant, comme auxiliaires ; et c'est en parlant de ces auxiliaires qu'il dit : « Ces *fiscales*, faisant rôtir leurs grands singes devant un feu allumé sur la grève, présentaient un tableau de nuit aussi sauvage que pittoresque. Ils ressemblaient bien plus à des démons faisant griller des créatures humaines qu'à des serviteurs de l'Église. »

Quand l'expédition atteignit Nante, le lieutenant se réunit à quelques familles qui organisaient une *novena*, c'est-à-dire neuf jours de fêtes religieuses et d'amusements mondains ; et quand cette neuvaine fut finie, commença une nouvelle série de divertissements et de décharges de vieux mousquets, en l'honneur d'un miracle qui avait eu lieu à Rimini dix-huit mois auparavant, et dont on venait de recevoir la nouvelle. Il s'agissait de la fameuse madone qui avait remué les yeux.

Dans les districts connus sous le nom de Missions, les prêtres, s'ils sont mal rétribués, possèdent, en revanche, un pouvoir assez étendu. Collectivement, ils sont soumis aux autorités ecclésiastiques du collége d'Oropa ; mais ils tiennent individuellement leur autorité temporelle du préfet du département. Le *Padre* est souvent le seul homme blanc du district, et le seul qui ne soit pas adonné à la boisson. Les moines franciscains, qui exercent une domination spirituelle et temporelle sur les villes comprises dans le territoire des Missions, sont Européens pour la plupart, et s'occupent activement du commerce lucratif de la salsepareille. Ils possèdent, en quelques endroits, le droit exclusif de recueillir ce produit, et savent en tirer tout le parti possible.

Les quatre prêtres de ce district se font, par la vente de la salsepareille, un revenu annuel d'environ 500 dollars. Le collége d'Oropa leur alloue, en outre, un dollar pour chaque messe dite ou chantée ; comme ils en peuvent célébrer environ sept cents dans le cours de l'année, sans parler de celles des di-

manches et fêtes, qui ne sont pas payées, leur revenu collectif, provenant de ces deux sources, s'élève, indépendamment du casuel, à 1,200 dollars, et est appliqué « aux réparations des églises et des couvents, au mobilier des églises, aux vêtements des prêtres, à l'ameublement de leur logis et à leur service de table, et aussi à l'achat de quelques petites douceurs, telles que sucre, farine, vinaigre, etc., qu'ils se procurent chez les Portugais du bas du fleuve. »

Si cette rémunération paraît peu considérable, il ne faut pas perdre de vue qu'en sus du casuel, chaque *Padre* dispose de deux Indiens, qui sont chargés d'aller pour lui à la chasse et à la pêche, tandis que d'autres s'occupent de sa ferme, cultivent ses légumes, soignent ses arbres fruitiers et aident le révérend père lui-même à surveiller sa volaille et ses œufs. Ce sont encore des Indiens qui extraient pour lui, de la canne à sucre, le rhum, « dont il lui faut, dit le lieutenant Herndon, un approvisionnement suffisant *pour offrir aux constables.* » Ceci nous rappelle la cave à vin de cet homme d'abnégation, le fondateur de la Trappe, et ces autres caves fameuses, et si bien garnies, des moines latins de Damas, la seule chose de la ville, suivant eux, qui mérite l'attention du voyageur.

Le Père Calvo, l'un des prêtres des Missions, est, comme Robinson Crusoé, monarque de ses domaines. Nous regrettons de ne pouvoir en parler avec beaucoup d'éloges. Ses sujets sont paresseux et adonnés à l'ivrognerie. Il invita, conjointement avec ses collègues, le lieutenant américain et ses compagnons à passer un dimanche la soirée avec eux. On organisa une danse d'Indiens, ce qui paraît, du reste, avoir lieu quotidiennement, avec cette seule différence que les choses se font, le dimanche, sur une plus grande échelle. Les hommes portaient des caleçons, et les femmes des espèces de sarraux ; mais leur coiffure, plus caractérisque, se composait de cercles de petites plumes de couleur, surmontés d'autres grandes plumes flottantes, provenant de la queue d'une espèce de perroquets écarlates. Ils avaient autour des jambes des chapelets de coquilles de noix sèches, dont le cliquetis, pendant la danse, produisait un effet assez original. Une sorte de génuflexion devant le prêtre, accompagnée d'une gracieuse inclinaison des grandes plumes de la coiffure,

15
L7

avant que la danse commençât, et la régularité de cette manœuvre, offraient des preuves trop évidentes de l'enseignement des Jésuites, qui paraissaient n'avoir négligé aucun détail, quelque trivial qu'il fût, pour peu qu'il témoignât d'une manière quelconque de l'affection de leurs prosélytes, et qu'il tendît à maintenir leur influence. Le roi Stanislas de Pologne, ayant fait un jour la remarque que, s'il était jamais détrôné, il ne pourrait gagner sa vie par l'exercice d'aucune profession, car il n'en connaissait aucune : « Pardon, sire, » dit un impertinent ambassadeur de Russie, « Votre Majesté ferait un excellent maître de danse ! » On pourrait dire également, mais sans impertinence, de ces Jésuites de l'Amérique du Sud, qu'en cas de dissolution de l'Ordre, chacun de ses membres, plus versé dans l'art chorégraphique que dans la science du décalogue, pourrait fort bien trouver de l'emploi comme maître de ballets.

On trouve dans ce voisinage une tribu d'Indiens qui paraît avoir des idées à elle sur les occupations dignes d'un homme. Ce sont les Sencis, — socialistes à leur manière, car ils cultivent leurs terres en commun : on dit, en outre, qu'ils tuent tous ceux qui ne font rien ou qui aiment mieux danser que de se livrer à des travaux utiles à la communauté. D'un autre côté, les Ucayali, grands amateurs de la danse, sont de vrais frêlons et « seraient plutôt disposés à tuer les industrieux que les paresseux, s'ils étaient disposés à tuer quelqu'un, ce que je ne crois pas. »

Le lieutenant Herndon avoue à regret qu'en avançant dans son voyage il ne trouva pas d'amélioration. Ainsi, chez les Yaguas, il vit le peuple se préparer à une fête religieuse en passant toute la nuit à battre du tambour et à s'enivrer. Aussi, lorsque le lendemain matin, à dix heures, ces malheureux se présentèrent à la messe, « ils s'assirent par terre d'un air distrait et abruti, causant parfois et riant entre eux, et fort peu touchés, selon toute apparence, de la solennité de la cérémonie. Du reste, les vêtements sacerdotaux étaient en haillons ; l'appareil offert au prêtre pour se laver les mains se composait d'une gourde, d'une petite cruche en terre, et d'un torchon grossier ; l'hostie fut tirée d'une boîte à barbe, et le vin sanctifié versé d'une burette à vinaigre ! »

Nous ne saurions donner une meilleure preuve de l'insuffisance du clergé et du système catholique dans ces contrées qu'en transcrivant le passage suivant :

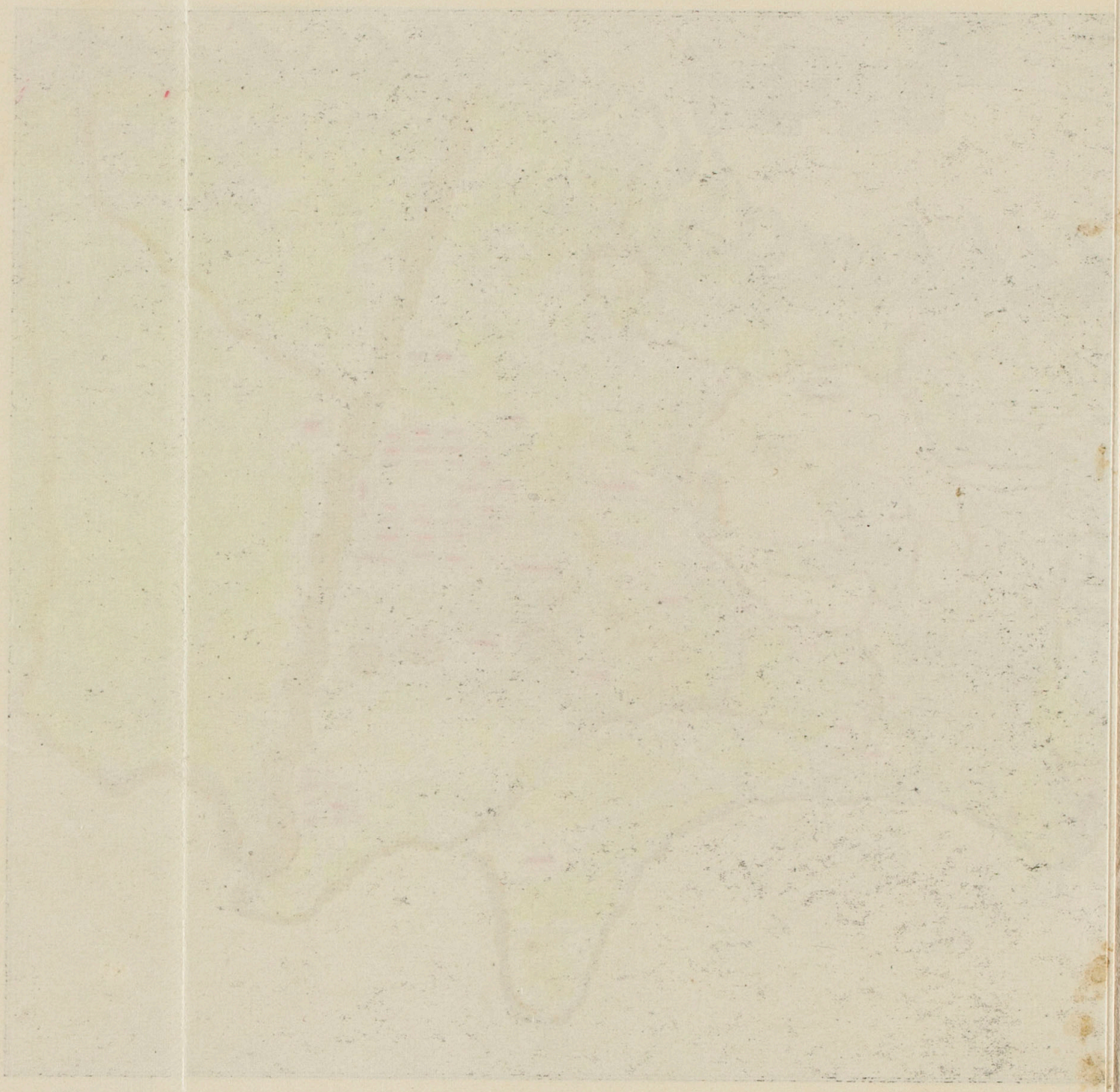
« C'est une chose triste à voir que la condition des Indiens du Pérou (remarquez que celle des Indiens du Brésil est bien pire encore). Ils ne font aucun progrès en civilisation, et on ne leur apprend rien. Les *Padres* bien intentionnés, qui seuls essayent d'opérer quelque amélioration, se contentent de leur enseigner l'obéissance à l'Église, l'observance de ses cérémonies, et une sorte de catéchisme qu'ils répètent comme des perroquets, sans la moindre idée du sens de ce qu'on leur fait apprendre de cette manière. Les Pères prétendent que c'est la faute des Indiens, qui, selon eux, ne peuvent pas comprendre. Le Père Llorente, de Terra-Blanca, crut avoir fait faire quelque progrès à ses ouailles et pouvoir faire un léger appel à leur intelligence. Il les réunit donc, et, leur présentant une petite statuette en plâtre de la Vierge, qu'ils n'avaient pas encore vue, il s'efforça de leur expliquer que cette figure représentait la mère de Dieu, qu'il leur avait appris à adorer ; qu'elle était au-dessus de toutes les autres créatures humaines ; que, par son intercession auprès de son fils, les péchés et les crimes des hommes pourraient être pardonnés, etc. Les Indiens paraissaient prêter beaucoup d'attention à cette allocution, se passant la statuette de main en main, et le bon Père se félicitait déjà d'avoir produit une certaine impression, lorsqu'une observation malheureuse, échappée à l'un d'eux, lui prouva que c'était la statuette qui absorbait leur attention, mais que la leçon était complètement perdue. Cet innocent chrétien interrompit le prêtre au milieu de son discours, pour lui demander si cette figure était un homme ou une femme. Le *padre* renonça à poursuivre son instruction, et se rejeta sur le cérémonial impressif de l'Église, qui me paraît, humainement parlant, bien plus propre que tout autre enseignement religieux à leur inspirer le respect et l'obéissance, et à hâter ainsi leur civilisation. »

L'ignorance et l'incapacité du clergé catholique sont vraiment déplorables. Les missionnaires protestants avaient, dans les nègres des Indes-Occidentales, des matériaux bien autrement difficiles à mettre en œuvre, et cependant les nombreux convertis

qu'ils ont faits dans cette classe, comprennent facilement les vérités de l'Évangile, et savent se conformer à ses préceptes. Ajoutons que ces missionnaires, loin de posséder le pouvoir qu'exercent au Pérou les *Padres*, devant lesquels le gouverneur n'est qu'un personnage très secondaire, ont été rarement encouragés, moins encore protégés par l'État. On peut dire de chacun d'eux qu'ils n'ont eu que Dieu et leur ferme volonté pour les aider. Il n'en est pas ainsi des *Padres*. Le Père Valdivia « chantait la messe avec une voix de fausset qu'il eût été difficile de distinguer, à une certaine distance, du son d'une casserole de fer-blanc; et au milieu de toute cette ignorance dont il était une des causes, il était lui-même assez dépourvu de sens commun pour dire qu'il ne lui manquait que deux choses, — un piano et un cor de chasse. Envoyez-moi ces instruments, disait-il, et je vous paierai en sel et en salsepareille. »

Le fait est que tout ce dont se préoccupent les *Padres*, c'est d'obtenir une sorte de conformité extérieure aux formes de la religion et le paiement des redevances qui leur sont dues. Le lieutenant Herndon dit, en parlant d'un certain Père Flores, qu'il « ne s'inquiète pas si les Indiens viennent ou non à l'église, et qu'il n'a quelquefois pas à la messe un seul Indien, même le dimanche. Il paraît, il est vrai, qu'il prononce, de temps à autre, de petits sermons sur le devoir d'assister aux offices ; mais comme il a rarement des auditeurs, ses sermons ne produisent nécessairement que peu d'effet. Mais qu'importe? Ils ont peur de lui, il les fait travailler, et veille à ce qu'ils se tiennent propres, eux et leurs habitations, ainsi que les rues du village. »—« Je n'ai pas vu là, » ajoute le lieutenant, « ces danses et ces orgies qui, partout ailleurs, forment la clôture invariable du dimanche. » Ce dernier fait ne nous paraît pas, il faut l'avouer, très favorable au révérend *Padre* : en effet, s'il est parvenu à opérer cette réforme dans les mœurs des Indiens, il est permis d'en conclure qu'il aurait pu, sans plus de difficulté, opérer leur réforme religieuse.

Le lieutenant Herndon nous fournit peu d'informations sur la condition des Indiens du Brésil et des classes inférieures en général, au point de vue de la religion ; il se borne à dire, en termes assez vagues, qu'elle est bien pire que celle des classes



L7

L7

Este mappa levantado em 1749 e que tinha por principal objectivo mostrar onde se achava o marco divisorio da capitania da Parahyba do Sul, em *Carapebús* (B) e depois mudado para *Macahé* (C), elucida outros pontos obscuros da nossa historia.

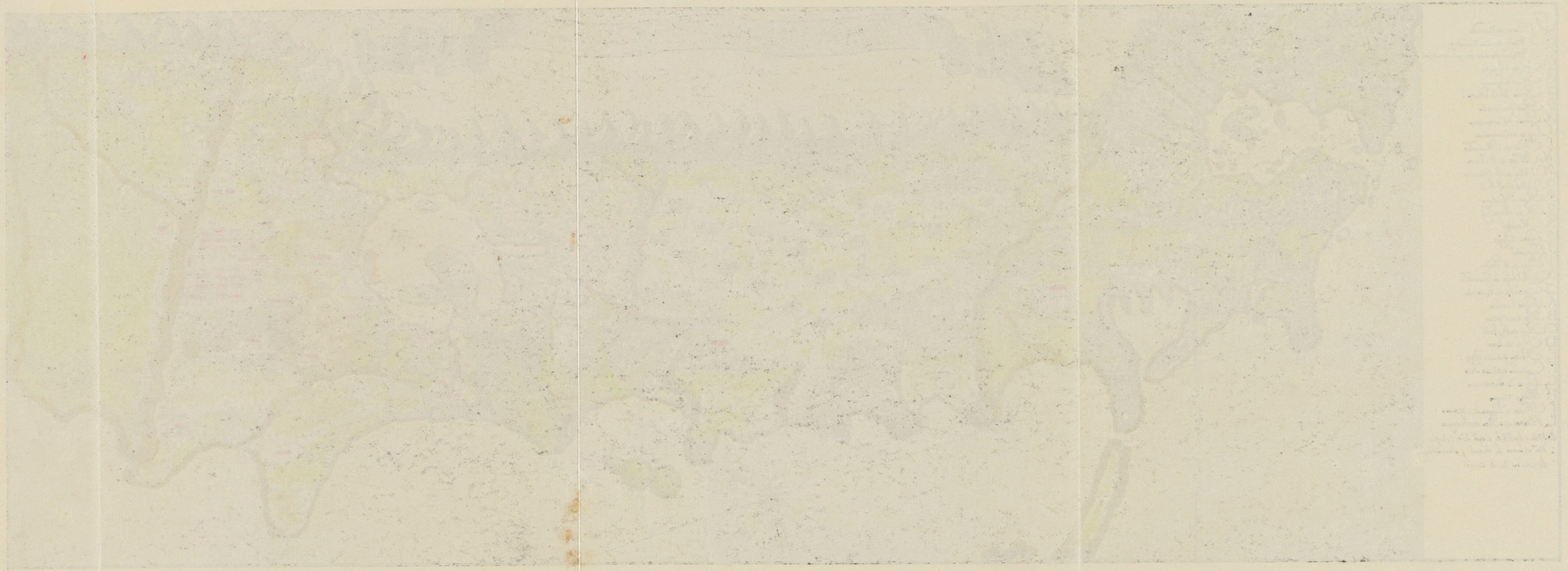
O curso do *rio Iguassú* com a sua barra no atlantico é ai demonstrado e os leitores encontrarão no appêndice desta obra (A) noticia mais desenvolvida dêsse rio que delimitava as terras dos sete capitães.

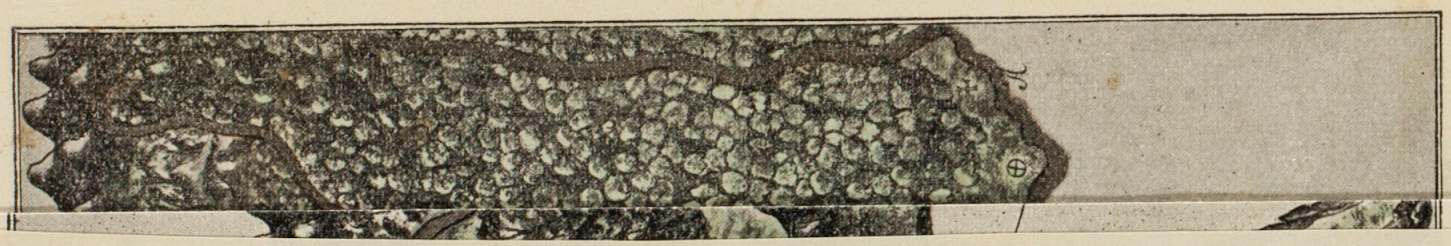
Nêlle acham-se, tambem, patentes os marcos da Companhia de Jesus, situados proximo ao rio *Itabapoana* (fazenda da Moribeca), á margem do *rio Macahé* e em *Cabo-Frio* (fazenda de Santo Ignacio, que tinha 16 léguas de cósta por 20 de sertão).

Vê-se, claramente, onde se achavam as edificações da mesma Companhia, da Ordem de S. Bento e de outros proprietarios abastados.

Todas as igrejas, então existentes, são ai apresentadas. A matriz de S. Salvador ostenta-se em frente á cadeia, com uma só torre; a de N. S. da Lapa, á margem do Parahyba, com duas; a de S. Francisco muito modesta e arruinada e mais além a de N. S. do Sacco, outr'ora tão rica de terras que foram esbulhadas pelos intrusos que nella estabeleceram-se, inclusivé a Companhia Leopoldina.

(Original da minha coll.)





correspondantes au Pérou. C'est seulement lorsqu'il arrive à Para, sur l'Atlantique, qu'il entre dans quelques détails. Il nous représente les églises de cette ville comme vastes et nombreuses, et sa cathédrale, avec un personnel de soixante-quatorze personnes, comme magnifique. L'ancien couvent des Jésuites sert aujourd'hui de palais épiscopal et de séminaire : il est à remarquer toutefois que les élèves de ce séminaire tempèrent la gravité de leurs autres études par l'exercice du violon et de la contrebasse. Para, qui possédait autrefois tant de couvents, n'en compte plus que deux. Ce fut dans la chapelle du couvent des Carmélites que notre voyageur assista à la célébration de la fête de la Sainte-Croix. « L'assistance, » dit-il, « était très nombreuse, bien vêtue, et l'église parfumée par les herbes odoriférantes répandues sur le sol. On n'y voyait pas de tableaux remarquables ; mais les chandeliers et les autres ornements de l'autel étaient d'une grande richesse. Lors de l'insurrection des Cabanos, tout ce qui appartenait à l'église fut épargné ; mais les prêtres, » m'a-t-on dit, « bien qu'ayant conservé tous leurs ornements, ont fort mal administré leurs propriétés, et sont maintenant moins riches qu'autrefois en *esclaves* et en biens-fonds. Je crois que le clergé du Brésil, bien que tout aussi intelligent que celui du Pérou, ne possède pas la même influence sur la société. A l'appui de cette opinion, je citerai l'anecdote d'un chef de police très sévère, qui s'opposa à ce que le clergé enterrât un de ses dignitaires dans l'église, à une époque où sévissait la fièvre jaune ; il exigea que le corps fût inhumé dans le cimetière public, au grand scandale des âmes dévotes, et il accompagna lui-même le convoi à cheval, pour s'assurer que ses ordres étaient exécutés. Je mentionnerai encore ce fait, que l'assemblée provinciale tient ses séances dans une aile du couvent des Carmélites, et qu'une part iedel'église de la *Merced* a été transformée en une douane et en casernes. »

Dans le passage que nous venons de citer, le lieutenant Herndon fait observer que le clergé ne possède pas autant d'esclaves qu'autrefois. Ce système de possession d'esclaves n'a jamais trouvé parmi les dignitaires de l'Église du Brésil qu'un adversaire véritablement énergique : — ce fut Brandram, évêque de Para, qui, au siècle dernier, étonna tellement son clergé indo-

lent, en visitant la totalité, ou la presque totalité de son vaste diocèse, qu'il faillit tirer les laïques brésiliens eux-mêmes de leur état habituel d'apathie et de corruption. Le tableau qu'il fit de son diocèse était effrayant, et n'en reproduit encore que trop fidèlement les traits caractéristiques. C'est contre les planteurs en particulier que ce prélat fulmina les accusations les plus graves. « C'était, suivant lui, la classe la plus méprisable; ils vivaient isolés, dans une sorte de luxe sauvage et solitaire, bravant les lois, et ne connaissant d'autre règle que leurs volontés capricieuses et barbares. L'Église n'avait pas encore envoyé parmi eux ses missionnaires, quoiqu'ils n'eussent pas même autant d'idée de la religion naturelle que les pauvres Indiens qui les entouraient, et qui voyaient Dieu dans les nuages et l'entendaient dans le vent. Ils vivaient et mouraient sans observer aucune des pratiques de la religion : — c'étaient, en fait, de vrais athées. » On est révolté, malgré soi, d'un état de choses aussi contraire à tous les principes du Christianisme; mais il est facile de voir que l'Église était, pour le moins, aussi coupable que les planteurs. « Quant à leurs misérables esclaves, » dit l'évêque, « beaucoup de maîtres les traitent comme si c'étaient des chiens, ne s'inquiétant que d'une chose, c'est qu'ils accomplissent leur tâche. Ou ils ne sont point baptisés, ou, s'ils le sont, ils passent leur vie entière sans approcher une seule fois du sacrement de la pénitence, parce qu'on les laisse sans aucune instruction religieuse. On les laisse également mourir avec une odieuse inhumanité. Le maître ne songe même pas à faire dire une seule messe pour l'âme de la pauvre créature qui s'est tuée pour l'enrichir. J'en ai vu qui étaient estropiés, mutilés, par suite de châtiments tellement barbares, qu'on a peine à concevoir que la méchanceté de l'homme puisse aller jusqu'à imaginer de pareilles tortures. Mais que peut-on espérer, là où manque la crainte de Dieu ? »

Southey, qui cite ce passage dans son « Histoire du Brésil, » dit ailleurs qu'aujourd'hui encore la menace la plus terrible que l'on puisse faire à un nègre de Fernambouc, est celle de l'envoyer à Para pour y être vendu. Ces faits ne s'accordent guère avec le témoignage que porte le lieutenant Herndon de la condition actuelle des esclaves à Para. Il déclare que ces noirs

paraissent fort heureux ; que les femmes surtout sont gaies et causeuses ; que, réunis par bandes, sous un capitaine qu'ils élisent eux-mêmes parmi eux, ils reçoivent de leurs maîtres la permission de s'employer comme commissionnaires et portefaix pour les maisons de commerce, de travailler au chargement ou au déchargement des navires, etc., à la seule condition de rapporter chaque jour à leurs patrons un quart de dollar. Voilà qui est très bien ; mais le lieutenant Herndon ne nous dit pas quelle punition est infligée au malheureux esclave qui n'a pas pu remplir cette obligation.

« J'ai vu souvent, dit-il, de ces bandes de noirs portant au quai du cacao. Ils babillaient entre eux et chantaient gaiement, s'arrêtant de temps à autre pour exécuter une sorte de danse, avec les sacs sur leurs têtes, ce qui doublait leur travail. » C'est là, sans doute, un spectacle familier à tous ceux qui passent quelque temps à Para ; mais cela ne prouve point que l'esclavage doive être toléré, ou que ce soit une institution à laquelle les parties les plus intéressées se soumettent volontairement.

Le lieutenant Herndon veut bien admettre que l'opinion du monde civilisé est contraire à la continuation de la traite, et il pense que le Brésil sera forcé, tôt ou tard, de chercher ailleurs le travail forcé nécessaire à la culture de ses terres, travail auquel ne suffiront pas les Indiens du pays, qui, dit-il, « semblables au lama du Pérou, mourront plutôt que de faire plus que ce qui est nécessaire au soutien de leur existence. » Ce dernier fait ne nous paraît pas prouvé. Mais, quoi qu'il en soit, le lieutenant Herndon a trouvé un ingénieux expédient pour satisfaire aux besoins matériels du Brésil, sans trop heurter les préjugés du monde civilisé. Cet expédient consisterait simplement à transporter sur les bords de l'Amazone des planteurs des États du Sud avec leurs esclaves, dont la possession tend à devenir de plus en plus précaire aux États-Unis. Grâces à cette migration, « Rio-Janeiro, » ajoute-t-il, « sans rien perdre de sa richesse ni de sa grandeur, ne sera, dans cinquante ans d'ici, qu'une bourgade en comparaison de Para, et Para elle-même sera ce qu'aurait été depuis long-temps la Nouvelle-Orléans, sans son climat fatal et sans l'activité de New-York, — la première ville du

18
L7

Nouveau-Monde : Santarem deviendra comme Saint-Louis , et Barra comme Cincinnati. » Ces conséquences nous paraissent, en effet, très vraisemblables, et il faut ajouter, — ce que ne dit pas le lieutenant, — que la ressemblance serait d'autant plus complète, que les deux pays n'auraient bientôt, selon toute probabilité, qu'un seul et même propriétaire.

Le Brésil a montré, en s'empressant de conclure des traités avec le Pérou , qu'il ne s'abusait pas sur les conséquences de l'exploration de l'Amazone par les États-Unis. Un des résultats de ces traités a été la cession à une seule personne, nommée De Souza, du monopole, si on peut l'appeler ainsi, de la navigation à vapeur sur le fleuve. Par le traité De Souza , le Brésil a interdit la libre navigation de l'Amazone ; mais ce traité doit expirer dans quelques années , et lorsque ce moment sera arrivé , nous espérons voir l'Amazone ouverte, ainsi que ses tributaires, à tout le monde commercial , — aux mêmes conditions pour tous.

La vallée de l'Amazone, convenablement cultivée, serait plus que suffisante pour nourrir le monde. Ses deux millions de milles carrés de terres sont entrecoupés de cours d'eau, sur les points mêmes où ces cours d'eau sont le plus nécessaires. La fertilité du sol n'a pas de bornes, et au-dessous du sol sont enfouis des métaux et des minéraux , qui n'attendent que l'*ouvre-toi* , *Sésame* de la science pour se révéler aux regards de l'homme et permettre à la main de l'homme de les recueillir plus rapidement qu'Aladin ne recueillit les trésors épars dans le souterrain enchanté. Les vallées , les flancs des montagnes et les hauts plateaux offrent, chacun à leur manière, mais rapprochés les uns des autres , des produits qui ne se rencontrent ailleurs qu'à de grandes distances, dans des régions froides ou tempérées, ou sous la zone des Tropiques. Il serait difficile, en effet, de dire ce que le pays ne produit pas, ou ce qu'il ne serait pas capable de produire. Si cette assertion ne s'applique pas à la vallée dans toute son étendue , on peut au moins l'appliquer d'une manière générale, et sans beaucoup d'exceptions. Peut-être y a-t-il parfois une trop grande abondance de pluie : les moustiques et autres insectes peuvent aussi rappeler aux mal-

heureux voyageurs que la vallée heureuse elle-même a ses fléaux. Mais, d'un autre côté, le climat en est salubre, la température agréable, et quoiqu'il se trouve entre le littoral du fleuve et les hauts plateaux une zone où les fièvres bilieuses prennent quelquefois un caractère mortel, il n'y a pas d'épidémies : du moins le lieutenant n'en rencontra pas. Ce fut seulement au contact de la civilisation et du luxe de Para qu'il retrouva ses anciennes connaissances, — la fièvre jaune, la petite vérole et le choléra.

Et sur ces millions de milles carrés de pays, il n'y a pas, si on en exclut les tribus sauvages, qui vivent et meurent comme les brutes, plus d'un habitant par dix milles carrés ! Voilà de la place pour le trop-plein de la population, et un grenier pour le monde ! Nous ne doutons pas de l'ouverture de ces contrées à la colonisation ; car le Brésil, lors même qu'il en aurait le désir, ne pourra pas priver indéfiniment le reste du genre humain de la jouissance des biens naturels dont il ne sait pas tirer parti. Le lieutenant Herndon comprend bien que, dans le cas même où l'Amazone ne deviendrait pas un fleuve exclusivement *américain*, il suffira que sa navigation soit déclarée libre, pour que les États-Unis recueillent la part du lion dans les avantages qui résulteront d'une pareille mesure. Il défie toute concurrence, et déclare que la position géographique des États-Unis, les vents du ciel et les courants de l'Océan sont, dans ce cas, les puissants auxiliaires de son pays. « On sait, » dit-il avec une certaine jactance, « qu'une pièce de bois, jetée dans la mer, à l'embouchure de l'Amazone, sera portée par les courants vers le cap Hatteras ; on sait que des navires faisant voile de l'embouchure de l'Amazone pour n'importe quelle partie du globe, sont poussés jusqu'à notre porte par les vents alisés du Sud-Est et du Nord-Ouest; on sait que New-York est à moitié chemin de Para à l'Europe. » Puissent les États-Unis, dirons-nous à notre tour, recueillir tous les avantages légitimes que semble leur assurer une semblable position ! mais que, dans tous les cas possibles, le territoire brésilien reste en la possession de ses propres enfants, et ne devienne jamais la proie des planteurs des États-Unis ! Que les indigènes apprennent la valeur du travail,

BIBLIOTHECA Fac. de Philos. Scienc. e Letras

que le commerce amène la civilisation à sa suite, et qu'une fois les voies ouvertes, les missionnaires protestants achèvent l'œuvre que l'Église de Rome n'a pu accomplir en trois siècles ! — Il ne suffit pas d'avoir planté la croix du Christ dans la vallée de l'Amazone, il faut encore que ceux qui se pressent à ses pieds comprennent le sens et la valeur de ce symbole !

(London Quarterly Review.)

Outre l'article de la Revue de Londres, nous avons eu à notre disposition l'ouvrage même du lieutenant Herndon, grâce à l'obligeance de M. Alexandre Vattemare, cet artiste qui s'est donné pour mission d'entretenir et de resserrer les rapports internationaux des États-Unis et de la France, par l'échange des productions scientifiques et littéraires des deux peuples. Au zèle désintéressé de M. Vattemare, nos bibliothèques publiques, et surtout celles de la ville de Paris, doivent des collections précieuses qui ne leur coûtent rien. Nous nous proposons de parler des services rendus par cet utile missionnaire de l'intelligence, dont les efforts n'ont pas toujours reçu les encouragements qu'ils méritent. Quand un homme se sacrifie à une idée qui profite à tous, il est cependant digne de toutes les sympathies, et en première ligne, de celles des gouvernements.

BIBLIOTECA
9-III-942
Nº DE REG. 3.314